

LES ECRIVAINS BELGES ET LA MER.

Par **Joseph DELMELLE.**

La mer exerce sur l'homme, en général, une fascination dont l'orientation est commandée par le tempérament de chacun.

Attirance physique, message spirituel : la mer est cela simultanément ou successivement. Sans cesse réinventée, immuablement recommencée, la mer n'abandonne jamais son pouvoir de séduction. Comment s'étonner, dès lors, de la continuité avec laquelle, à travers l'espace et le temps, les hommes l'ont célébrée ?

On a célébré la mer de mille manières. Multiple en ses aspects, la mer devait nécessairement se multiplier dans les interprétations de l'homme, interprétations multiples elles-mêmes en leurs formes, leurs moyens, leur puissance, leur signification, leur valeur.

On a célébré la mer à la pointe du pinceau. Alors que la mer lui donne, avec une frontière, une prolongement lui permettant d'ouvrir d'immenses perspectives sur le monde, la Belgique, — et plus spécialement la Flandre — ne pouvait résister, en son art, aux sollicitations d'un thème qui correspondait, par ailleurs, à son goût du paysage et sa soif d'infini. Chaque année, dans le cadre luxueux du Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, une exposition des peintres de la mer se charge de prouver — et toujours avec une magnifique éloquence de touches et de tonalités et une incessante variété d'inspiration — la prédilection qu'éprouve l'artiste belge pour le thème marin.

Cette prédilection de l'artiste, nous pouvons la vérifier à travers le temps. Nos peintres de marine actuels ont des ancêtres et le comte d'Arschot s'est consacré naguère, aux pages de la belle revue bruxelloise : « **Empreintes** », à reconstituer, si l'on peut dire, leur généalogie. Pourrait-on en faire autant en ce qui concerne les lettres belges après une étude des plus approfondies de notre histoire littéraire des origines à nos jours ? Et, comme l'ont fait à plusieurs reprises nos amis d'Outre-Manche et nos voisins du Sud (nous pensons notamment à l'essai d'Auguste Dupouy sur « **La Poésie de la Mer dans la Littérature Française** » et l'anthologie dans

laquelle Théophile Briant a rassemblé « **Les Plus Beaux Textes sur la Mer** »), pourrait-on réunir, en un ou plusieurs volumes, un choix de textes de valeur ayant, pour thème unique, la mer et, pour auteurs exclusifs, des écrivains de chez nous, wallons ou flamands ?

A ces deux questions, on a répondu souvent et, toujours ou presque toujours, par la négative. Albert de Burbure de Wesembeek, membre de notre Académie de Marine, écrivait récemment encore, dans la revue mensuelle de la Ligue Maritime Belge, ces lignes désabusées : « **La Belgique qui a ses poètes — écrivait donc Albert de Burbure — ne possède pas de littérature maritime parce que sa pauvre et languissante marine, ainsi que ses pauvres mais excellents marins, ignorés par toutes les classes sociales et ne comptant pas du tout — à l'encontre de l'étranger — dans les cadres de notre vie nationale, n'y jouent que, très accessoirement, le rôle assez honteux de négligeables comparses. Cependant, les marins et les poètes, qui sont superstitieux et ne parlent qu'à ceux qui savent les entendre, sont mieux que, dans les autres professions — à part les peintres — faits pour s'interpénétrer** ».

A l'issue de ces considérations plutôt nostalgiques, Albert de Burbure exprimait un vœux. « **C'est pourquoi, écrivait-il, nous nous permettons de souhaiter que, non seulement les poètes, mais aussi les romanciers et les historiens du beau pays de Belgique, sortant de leur banale tour d'ivoire, s'efforcent de chercher les secrets cachés de nos mers, de nos fleuves, de nos hâvres ou de nos grèves. Si les hommes de lettres dont nous parlons, le voulaient bien, nous pensons que la moisson recueillie pourrait être, comme dans d'autres domaines intellectuels, aussi abondante que fructueuse.** »

A première vue, notre excellent confrère a raison : la Belgique ne possède pas de littérature maritime. A l'examen, il apparaît toutefois que son affirmation est peut-être un peu hâtive et qu'elle ne correspond pas exactement à la vérité. La Belgique possède une littérature maritime, une littérature maritime peu fortunée sans doute mais qui ne peut toutefois être considérée comme indigente. Nos historiens, nos romanciers, nos poètes se sont tournés vers la mer, beaucoup moins souvent peut-être que leurs confrères de France et de Grande-Bretagne, mais assez souvent cependant pour nous permettre, le cas échéant, d'établir une longue succession de beaux textes

évoquant le plus étonnant sortilège de la création : la mer, avec ses gloires et ses légendes.

Avant de parler des écrivains belges de la mer, nous voudrions parler un peu des marins de chez nous venus à la littérature et nous ne croyons pas, en procédant de la sorte, nous écarter de notre sujet. A défaut de toujours pouvoir prendre place dans l'histoire littéraire, leurs ouvrages méritent d'être signalés à l'attention pour leur valeur documentaire et pour la plus profonde connaissance et le sincère amour de la mer qu'on y découvre à coup sûr.

Marin de chez nous venu à la littérature, voici Joseph Sinkel qui, né en 1823, s'embarque à 17 ans sur la goélette « Louise-Marie », puis sur le brick « Duc-de-Brabant », après avoir connu les trois-mâts de feu la Marine Royale Belge, ces trois-mâts long-courriers dont la carrière est aujourd'hui à la veille d'être terminée. Joseph Sinkel, gravissant échelon par échelon, devait finir par être pourvu du commandement des paquebots Ostende-Douvres. Mettant ses loisirs à profit, il rédigea les deux volumes de sa « **Vie d'un Marin** ». C'est là une œuvre non exempte de mérites littéraires qui contient des narrations et des descriptions vivantes et colorées, ainsi que des observations et des explications de caractère technique qui en font un document de valeur auquel les historiens se sont référés bien souvent et se référeront encore.

Joseph Sinkel, marin aimant son métier, écrivain dont la vocation est née de l'irrésistible besoin d'exprimer ses aspirations et ses espérances en même temps que ses déceptions, a eu de nombreux émules. Nous découvrons, parmi ceux-ci, le capitaine Marcel de Mey, auteur d'un recueil de notes écrites au fil des jours et intitulé : « **A bord d'un voilier long-courrier** ». Signalons, en passant, que Marcel de Mey, avec le Commandant Lemaître et quelques anciens de « L'Avenir », s'efforce de retrouver les vieilles chansons de bord naguère en honneur de la proue à la poupe du navire-école. Espérons que, avec ses amis, il réussira dans sa tâche et que sera enrichi, de la sorte, notre patrimoine folklorique.

A côté des livres écrits par les marins, ne pouvons-nous pas réserver une place aux ouvrages qui, comme ceux d'Adrien de Gerlache : « **Quinze mois dans l'Antarctique** », de Georges Lecointe : « **Vers le Pôle Sud** » ou d'Henry Lavachery : « **L'Île de Pâques** », s'apparentent à la littérature maritime ?

Écrits par des savants, ces livres sont également l'œuvre d'hommes aimant la mer, la découverte et l'existence rude et virile des conquérants.

Rangeons aussi, à côté de ces ouvrages, les récits des voyageurs qui, subissant l'attrait des lointains, ont emprunté tour à tour la route et la piste, le chemin de fer et le bateau. Dans ces récits, qui sont extrêmement nombreux, la mer occupe une place, une place parfois accessoire, mais parfois très importante comme dans les « **Souvenirs d'Escale** », les « **Lochs et Fjords** » et « **Island** » d'Eugène de Groote, comme dans le « **Voyage en Islande et aux Faeroé** » de Nicolas Leybeth, comme dans les « **Croquis du Nord** » de Lucien Jottrand ou dans le « **Voyage aux Iles Fortunées** » de Jules Leclercq. La littérature belge des voyages est abondante, copieuse, et son développement considérable est assez significatif d'un état d'esprit tout opposé à celui du sédentaire. Le Belge tourne volontiers ses regards vers l'horizon et ceux-ci ne peuvent manquer, dès lors, tôt ou tard, de rencontrer la mer, cette mer qui introduit l'homme, plus profondément, dans la connaissance du monde.

Livres de marins, de savants, de voyageurs : ils postulent tous un même amour, ils témoignent tous d'une même passion, ils se rattachent tous à un même et large thème : le thème de l'évasion, de l'infini, de l'énergie. Ces livres, soit qu'ils trouvent leur raison principale ailleurs que dans le spectacle ou la connaissance de la mer, ne retiendront pas davantage notre attention aujourd'hui.

Notre attention, nous voudrions principalement l'orienter vers ces trois régions de la littérature qu'Albert de Burbure nous indique dans l'article auquel nous avons fait allusion. Ces trois régions sont : l'histoire, le roman, la poésie. Disons tout de suite que nous n'avons pas l'intention de remonter le cours des siècles : nous nous bornerons au domaine contemporain, encore qu'il serait assez intéressant, mais peut-être fastidieux, de sonder le passé et d'évoquer certaines figures d'autrefois : Guillaume de Ruysbroeck ou Mercator, Pieter Van der Plancke ou Simon Stévin, précepteur et ingénieur militaire et maritime du Prince Maurice et auteur d'un traité sur le pilotage. Ces figures d'autres époques sont flamandes pour la plupart et la chose est assez normale puisque seule, la Flandre, possédait une commune frontière avec la mer, la Wallonie étant séparée d'elle, se plaçant en grande partie sous l'autorité du Prince-Evêque de Liège.

Bornons donc notre horizon au domaine contemporain et considérons ce que celui-ci nous propose, relativement à la mer et à ses multiples manifestations, dans les secteurs de l'histoire, du roman et de la poésie.

L'histoire de notre marine a particulièrement retenu l'attention, au cours de ces quelques dernières années, de deux de nos bons écrivains : Louis Leconte et Paul-Emile Scarcériaux.

Ecrivain militaire, fondateur du Musée Royal de l'Armée dont il est le conservateur en chef honoraire, Louis Leconte est l'auteur d'un important ouvrage sur « **La Marine de Guerre Belge** » établi sur une documentation solide. Cet ouvrage est réellement un livre de base auquel se sont référés maintes fois déjà nos historiens et, en particulier, le vicomte Charles Terlinden qui, dans son « **Histoire Militaire des Belges** », évoque, d'après Louis Leconte, les fastes de notre ancienne Marine Royale. Indiquons, au passage, que Louis Leconte a réuni, au Musée de l'Armée, une remarquable collection de maquettes: chaloupes canonnières, canonnières grées en goélettes et brigantins, ayant appartenu à celui qui devait devenir le Roi Léopold II. On sait que ce Roi a, en quelque sorte, ouvert devant la Belgique les chemins de la mer. « **Jusqu'ici, disait-il, la Belgique ne s'est pas souvenue que la mer baigne une de ses frontières** ». Il disait encore : « **Un pays n'est jamais petit quand il est baigné par la mer** » et, invitant les Belges à s'engager dans la voie d'une expansion légitime et honnête, il leur faisait remarquer : « **Dès l'antiquité, et jusqu'à nos jours, les petits peuples qui se sont faits grands dans l'histoire ont beaucoup usé de la mer. C'est qu'il est permis à toutes les nations, quelle que soit l'exigüité de leur territoire, d'occuper sur la mer une place qui n'a d'autres limites que leur activité et leur audace** ».

Si Louis Leconte s'est fait l'historien de la marine de guerre belge, Paul-Emile Scarcériaux s'est fait, quant à lui, l'historien de notre marine marchande. Membre associé de l'Académie de Marine de Belgique et de la World Ships Society of England, Paul-Emile Scarcériaux a publié, dans diverses revues, plus de deux cents historiques de navires. Il collabore régulièrement, depuis 1928, à l'organe officiel de l'Administration de la Marine : « **Wandelaer et Sur l'Eau** », où ses articles, toujours copieux et solidement documentés, retiennent invariablement l'attention.

Nous possédons d'autres historiens maritimes et, parmi ceux-ci, il nous faut placer au premier rang Albert de Burbure de Wesembeek, membre de l'Académie de Marine et rapporteur de la cinquième section de ce IV^e Congrès International de la Mer, section ayant pour objets l'histoire et l'archéologie maritimes. Albert de Burbure de Wesembeek est en possession d'un matériel documentaire considérable sur laquelle il prend appui pour la rédaction d'ouvrages ou d'articles reproduits, en ordre principal, aux pages de « **Marine** », la belle revue mensuelle de la Ligue Maritime Belge, dont il est le rédacteur en chef. A côté du nom d'Albert de Burbure, que de noms ne devrions-nous pas mentionner ici ? Contentons-nous de citer les noms de Charles Maroy (auteur d'un livre sur les capitaines De Moor), de Pierre Rechts (signataire d'une étude sur « **Les Belges à la recherche du Passage Nord-Est au XVI^e siècle** »), d'Achille Rotsaert (qui a publié, entre autres ouvrages, une histoire des « **Différends fluviaux et maritimes hollando-belges** »), de Charles Pergameni (qui s'est fait le biographe du célèbre navigateur Adrien de Gerlache), de Roger Avermaete (auteur de « **Les Gueux de Mer** » ou « **La Naissance d'une Nation** »), de Michel Huisman (historien de « **La Belgique Commerciale sous l'Empereur Charles VI** » et de « **La Compagnie d'Ostende** »), de Georges-Henri Dumont enfin (auquel on doit, notamment, un très bel ouvrage : « **Banquibazar** », consacré à la colonisation belge au Bengale au temps de la Compagnie d'Ostende). Cette énumération de noms n'est pas un palmarès. Elle est fort incomplète et se situe, d'autre part, sous le signe du désordre. Mais elle a néanmoins le mérite, croyons-nous, de faire pressentir combien souvent nos historiens se sont intéressés à l'essor maritime pris par la Belgique à certaines époques de son histoire et, en particulier, en un siècle où la remarquable vitalité de nos provinces amena nos compatriotes à chercher des terres d'expansion, et, par le fait même, à s'acharner pour s'assurer, sur la mer, une maîtrise que l'ombrageuse Angleterre, hélas, ne pouvait longtemps tolérer.

L'historien est — on l'a dit très souvent — un « **romancier du fait** ». Mais les caprices du hasard font que le fait, l'événement, se dégage parfois du prosaïsme quotidien pour se hausser jusqu'au fabuleux. Et c'est ainsi qu'il arrive que l'ouvrage de l'historien paraît associer en lui deux genres apparemment opposés et réduire de la sorte la distance qui

les sépare. L'événement, alors, ressemble étrangement à la fiction et le récit vécu a l'air d'avoir été imaginé.

La réalité a parfois un air d'in vraisemblance. Mais cette invraisemblance est étayée, dans l'espace et le temps, par des faits précis qui la justifie et l'explique. Cette invraisemblance, elle est absente des œuvres romanesques qui sont cependant, quant à elle, des œuvres d'imagination. D'une imagination contrôlée, bridée, qui, pour faire admettre ses inventions, ne peut s'écarter des chemins de la raison.

Les œuvres romanesques sont des œuvres d'imagination. Mais on sait que l'imagination humaine prend appui, très souvent, sur la réalité dont elle se sert comme d'un prétexte, comme d'un tremplin, pour forger une histoire où se reflète l'homme et le monde aussi fidèlement que dans un miroir.

La mer a inspiré, à plus d'une reprise, nos romanciers. La mer, c'est-à-dire le mouvant horizon de ses vagues et la rude existence qu'elle propose aux hommes qui l'aiment, qui trouvent en elle de quoi satisfaire leur soif d'infini ou qui, tout simplement, lui demandent le pain quotidien.

Parmi nos romanciers maritimes, voici Victor Clairveaux, auteur de « **La Barque Amarrée** », et Isi Collin, auteur d'un récit qui n'est pas tout-à-fait un roman, mais qui est davantage une relation de voyage : « **Quinze Ames et un Mousse** ».

Lorsque les pêcheurs ostendais partent sur leurs chalutiers vers les Féroé ou vers l'Islande, chaque équipage se compose normalement de treize hommes mais, lorsque l'expédition est plus longue et plus dure, on prend d'habitude deux ou trois matelots de plus. Et c'est ainsi que le chalutier « *La Prévoyance Sociale* » sur lequel le Liégeois Isi Collin prit place, certain jour, en qualité de demi-matelot, comptait : « **Quinze Ames et un Mousse** ». Isi Collin partagea, durant un mois, la vie de l'équipage : vie pénible, vie ardente aussi malgré les tempêtes de neige, le froid, l'absolue solitude d'un ciel gris et d'une mer hérissée de glaçons. Isi Collin, qui devait faire carrière dans le journalisme, rapporta de l'expédition du « *Prévoyance Sociale* » une pleine moisson de notations, d'observations et de visions qui devaient faire l'objet ou la matière de son livre. Et ce livre est un petit chef-d'œuvre qui rencontra, auprès du public, lors de sa publication, un succès mérité. « **Quinze Ames et un Mousse** », bien qu'écrit en prose, est véritablement un « poème », poème de la mer, poème tout pétri d'émotion et d'amour et tout rehaussé

d'images originales et de couleurs. Isi Collin éprouvait une véritable passion pour la mer dont il devait évoquer bien souvent les charmes dans les billets, signés du pseudonyme de « Compère Guilleri », qu'il donna plus tard à son journal. Il reste pour nous, malgré le temps (Isi Collin est mort il y a vingt ans), l'un de nos meilleurs témoins de la beauté toujours neuve et toujours insolente de la mer qui s'imprime en bleu sur les cartes géographiques mais qui est, tantôt couleur de feuilles mortes et, tantôt, couleur de soie violette.

L'œuvre d'Isi Collin, avons-nous dit, ne peut pas être qualifiée de romanesque. Mais cette qualification s'applique exactement à d'autres œuvres signées par des Belges et inspirées par la mer.

Merveilleux connaisseurs de la mer, familiers des routes du vaste monde, Albert t'Serstevens, Edouard De Keyser, Oscar-Paul Gilbert, Georges Simenon et Jan Van Dorp sont Belges encore que d'aucuns les considèrent comme Français parce que c'est à la France qu'ils ont demandé l'audience qu'ils n'espéraient pas obtenir ici et parce que, gâtés par le succès, ils ont peut-être oublié, à la faveur de l'absence et de l'éloignement, le pays qui les a vu naître et grandir.

Albert t'Serstevens est Belge, mais il a demandé et obtenu la nationalité française. Devons-nous, pour cette raison, l'ignorer ? Pourquoi serions-nous plus intransigeants que Georges Rency et Henry Liebrecht qui, dans leur « Histoire de la Littérature Belge d'Expression Française », lui consacrent une notice ?

Albert t'Serstevens est un auteur innombrable. Il a publié des romans, des recueils de nouvelles, des récits de voyages, des essais, des plaquettes de poèmes en prose, des traductions. Un reporter qui, récemment, lui rendait visite dans sa demeure parisienne du Quai Bourbon notait que : **A l'entrée de son cabinet de travail, un trois-mâts suspendu au plafond arrête le regard** ». Voilà qui, immédiatement, situe l'homme et l'écrivain. La mer a, dans la vie et l'œuvre de t'Serstevens, une importance considérable. Au bout de chacun de ses nombreux voyages, il la retrouve, guidé par une sorte d'instinct, et en dit les splendeurs : calanques balancées au gré des courtes vagues de l'Adriatique, couchers de soleil, îles, rochers côtes lumineuses, exaltations dyonisiques de la Méditerranée, éblouissement et phosphorescence des mers équatoriales, attirance des îles de l'Océanie où les courriers

ne vont pas et qu'il faut atteindre — comme il l'a fait — sur des goélettes de nacriers. Entre autres romans où le personnage principal est la mer, Albert t'Serstevens a écrit une histoire boucanière : « **Les Corsaires du Roi** », que nous devons considérer comme un classique de notre littérature maritime.

S'étant, lui aussi, dispersé sur toutes les routes de la terre, Edouard De Keyser est, en ordre principal, l'auteur de romans sentimentaux dont l'action, bien souvent, se déroule devant un décor marin. Parmi tous ces romans, le plus intéressant nous semble être, du point de vue qui nous occupe, celui qui s'intitule : **Servane ou l'Aventure Transatlantique** ». On y trouve le témoignage de la profonde connaissance des choses et des gens de la mer que possède l'écrivain qui, au cours d'une existence aventureuse, s'en fut vers les pays d'au-delà les océans, vers l'Afrique, vers l'Asie, vers les Iles de la Sonde.

Deux autres de nos écrivains encore ont abondamment parlé de la mer : Oscar-Paul Gilbert et Georges Simenon. Bien que Belges, ils se sont fait connaître chez nous via Paris, capitale de la pensée universelle et maison-mère de l'édition en langue française.

L'incessante curiosité d'Oscar-Paul Gilbert l'a mené à travers le monde entier. Il a écrit des reportages, des romans, des scénarios cinématographiques, des jeux radiophoniques. Il s'est fait, aussi, chasseur d'images ou, si l'on préfère, cinéaste. Cet enfant de Wanfercée-Baulet, ce Wallon cosmopolite, est l'un de nos meilleurs écrivains de marine et il suffit, pour s'en convaincre, de lire les pages qu'il consacre aux choses et aux gens de la mer dans « **Pilotes de Ligne** » et qui nous racontent l'« **Odyssée du Sandettie** » ou l'agonie du « **Rockall** » relégué dans ce cimetière où les chalutiers, désormais devenus inutiles, se serrent les uns contre les autres comme de pauvres bêtes malades. Il faut lire aussi : « **Nord-Atlantique** », ce roman où Oscar-Paul Gilbert, en un récit qui ne traîne pas, nous conte les aventures héroïques et tragiques du « **Portland** ». Il faut lire, surtout, ce roman qui, porté à l'écran, a eu un retentissement considérable : « **Mollenard** ». « **Mollenard** » est peut-être le chef-d'œuvre du romancier. Il est certainement une des meilleures œuvres dont s'est enrichie, au cours de ces dernières années, la littérature maritime de langue française.

En réalité, c'est toute une conférence qu'il faudrait consacrer à Oscar-Paul Gilbert, écrivain d'envergure, voyageur impénitent mêlé à toute les aventures, marin vivant dans l'intimité de tous les grands ports du monde. Que de choses n'y aurait-il pas à dire sur cet homme qui, malgré tout, demeure fidèle à son petit pays natal où il revient chaque fois que l'occasion lui en est offerte.

Georges Simenon, lui aussi, Wallon de naissance, a fait une étonnante carrière littéraire en France. Cet homme extraordinaire a signé 400 romans environ et a mené, parallèlement, quantité d'existences, dont celle de gentleman-farmer et celle de patron-pêcheur. Alors qu'il habitait Porquerolles, Georges Simenon ne possédait-il pas, en effet, un chalutier avec lequel il a bourlingué à travers toute la Méditerranée ? Il a mené une vie nomade, changeant sans cesse de milieu, d'atmosphère, de décor. Parmi tous ces romans, combien ne se rattachent pas au thème maritime ? Pour répondre à cette question, il faudrait pouvoir disposer d'importants loisirs. Georges Simenon, aimant la mer, en a souvent parlé. Il a principalement évoqué le climat tout en grisaille des petits ports de la côte atlantique ou des bords de la Méditerranée avec les mortes eaux de leurs bassins et le ciel bas, lourd, obsédant qui s'y reflète. Et ces évocations ont un mystérieux pouvoir d'attraction, un trouble parfum de bête mouillée, d'algue, de varech, de goudron, de cambouis. Lisez, par exemple, « **La Marie du Port** », roman pris au hasard parmi une production dont l'abondance tient du miracle.

Peut-on dire encore, après cela, que nous n'avons pas de littérature maritime ? Albert t'Serstevens, Edouard De Keyser, Oscar-Paul Gilbert, Georges Simenon, voilà des noms qui comptent. Et, à ces noms, voici que s'ajoute, depuis peu, celui de Jan Van Dorp.

Jan Van Dorp, lauréat — en 1948 — du Prix des Lecteurs de la Gazette des Lettres, est l'auteur d'un roman : « **Flamand des Vagues** », avec lequel il nous introduit parmi le peuple des marins et corsaires ostendais de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e. Scènes de la vie portuaire, tavernes grouillantes de marins mercenaires, longues traversées océanes fertiles en dangers et en péripéties, navires pris à l'abordage, îles lointaines qui sentent la cannelle et le safran : il y a tout ce qu'il faut, dans le roman de Jan Van Dorp, pour rappeler à la vie, pour rendre sang et nerf à une époque

passionnante et pour évoquer, en même temps, les prestiges déconcertants de la mer, prestiges inaltérables, permanents, incessibles, prestiges d'hier, d'aujourd'hui et de toujours. La mer n'est-elle pas l'image la plus parfaite de l'éternité ? Et c'est la mer qui est le personnage central, le héros le plus authentique de « **Flamand des Vagues** », bien plus que ce **Marinus de Boer** qui tient, dans le livre, la tête de la distribution...

Toute notre littérature maritime, au chapitre du roman, ne tient pas dans les quelques noms que nous avons cités. Il y a d'autres noms encore. Celui, en particulier, d'Horace Van Hoffel.

On ne parle plus jamais — et pour cause — d'Horace Van Offel. Horace Van Offel s'est compromis durant la guerre en mettant sa plume au service de l'occupant. Mais il n'empêche que les livres qu'il a écrit demeurent et que, parmi ces livres, plusieurs nous entretiennent de la mer. Nous citerons, pour mémoire, les titres de quelques-uns de ses ouvrages : « **Les Gueux de Mer** », « **Le Chevalier de Batavia** », « **Le Capitaine du Vaisseau-Fantôme** ». Ces ouvrages nous restent mais leur auteur, hélas, s'est embarqué à bord d'un navire — le navire de la collaboration — qui a fait lamentablement naufrage, comme on sait...

D'autres écrivains et d'autres romans belges que ceux que nous avons rapidement passé en revue se rattachent à la mer, de façon moins constante peut-être, mais cependant effective. Lorsque nous examinons notre production romanesque, nous constatons notamment que, dans « **L'Abbaye des Dunes** » de Marguerite Baulu, la mer ne cesse d'être présente. Nous voyons que Maurice Gauchez est l'auteur de plusieurs romans : « **Cacao** », « **La Maison sur l'Eau** », « **Marées de Flandres** », où règne continuellement un parfum d'aventure et d'embrun. Ege Tilmns est, de son côté, l'auteur d'un roman : « **Baltica** », dont l'action a pour cadre l'Anvers des armateurs et des capitaines de navires. Dans « **Un Pénitent de Furnes** » d'Henri Davignon, dans le « **Voyage aux Iles Galapagos** » d'Eric de Haulleville (dont nous reparlerons), dans « **Le Souverain Puéril** » de Firmin Cuypers, et dans bien d'autres œuvres romanesques encore, la mer affirme, avec une insistance plus ou moins accusée, sa présence.

Au total, les belles pages directement ou indirectement inspirées par la mer ne font pas défaut dans les œuvres de

nos romanciers ni de nos prosateurs en général. Et nous sommes très éloignés de l'opinion de certains qui ont, une fois pour toutes semble-t-il décidé de l'impossibilité de réunir un ensemble de textes de valeur dédiés à la mer par nos écrivains ! Non, ce recueil de beaux textes n'est pas impossible ni même difficile à réaliser, bien au contraire. Nous n'avons que l'embaras du choix. Ce recueil, nous l'esquissons, nous l'édifions rapidement en esprit : Isi Collin, Albert t'Serstevens, Oscar-Paul Gilbert, Georges Simenon, Jan Van Dorp, d'autres encore, sans oublier le Pierre Janson de « **Stand bij Machine** » — roman d'un voyage à Batoum du pétrolier « Cap des Flandres » et de son équipage —, l'Emile Gerbosch de « **Pêcheurs de Flandre** » — suite de croquis dessinés d'un trait sûr — et le Maurice Beerblock qui, dans un de ses derniers livres, nous entretient notamment de notre ancien navire-école « **L'Avenir** ».

Nous avons négligé de parler des romanciers belges d'expression néerlandaise. D'autres que nous pourraient parler beaucoup mieux que nous — et en meilleure connaissance de cause — des écrivains flamands de la mer. Notre excellent confrère et ami John Hermans nous paraît tout indiqué pour aborder ce sujet qui, sans doute, lui est cher et familier, puisqu'il est né et qu'il vit dans cette ville d'Ostendé qui ouvre, aux eaux de la mer, les portes de ses nombreux bassins et accueille, tout au long de ses quais, tant de bateaux qui lui parlent du monde entier.

D'autres que nous pourraient parler beaucoup mieux de Willem Elsschot, auteur d'un roman intitulé : « **Het Tank-schip** », de A. Van Wijnsberghe, auquel nous devons un livre attachant : « **Op een Visbak naar Ijsland** », et de tant d'autres écrivains flamands qui se sont tournés vers la mer.

D'avantage encore que nos historiens et nos romanciers, nos poètes, quant à eux, ont étroitement et fréquemment fraternisé avec la mer. A plusieurs reprises déjà, on a fait l'inventaire — si l'on peut dire — des œuvres lyriques qui, chez nous, se rattachent au thème marin. Robert de Saint-Guidon a naguère consacré, aux pages de « **La Revue Nationale** », une importante étude aux « **Poètes Belges et la Mer** ». Hubert Colleye a parlé, voici quelques mois, à la tribune anversoise de la Ligue Maritime Belge, de « **La Mer, Inspiratrice des Poètes et des Artistes** » et Jacques-André Saintonge, plus récemment encore, consacrait au même sujet

une chronique diffusée par les Emissions Mondiales de la Radiodiffusion Nationale Belge. Après ces trois écrivains, nous pourrions réunir, en faisceau, un ensemble de noms et une gerbe de poèmes d'une rare puissance évocatoire et d'une belle résonnance.

De nombreux poètes de chez nous ont chanté les louanges de la mer. Mais ces louanges, ils les ont chantées comme à distance, sans connaître vraiment la mer, sans avoir affronté la violence de ses lames, sans avoir essuyé ses affronts, sans avoir connu l'étreinte à la fois douce et ferme de ses bras maternels. De ces poètes-là, nous ne parlerons guère. Mais nous parlerons des autres et, en tout premier lieu, de José Gers.

Le nom de José Gers est bien connu de tous ceux qui, en Belgique, s'intéressent aux choses de la mer et qui, pour entretenir leurs connaissances ou pour les enrichir, lisent nos revues maritimes. Il y a peu, la page de couverture de la revue « **Wandelaer et Sur l'Eau** » s'ornait d'une photo représentant une figure de proue découverte, au Congo, par José Gers qui l'acheta et la transporta à Bruxelles. Seul, un amoureux de la mer peut faire semblable folie. José Gers est un amoureux de la mer. Il fut longtemps à bord du « **Mercator** ». Il sillonna les océans et poursuivit son rêve d'évasion du côté des houles d'Islande, ayant pris place à bord d'un chalutier ostendais, le « **O.99 Jeanne** ». Et, de son voyage sur les flots désolés de la mer islandaise, il rapporta non pas un poème, mais toute une suite de poèmes pleins de pittoresque et d'émotion, de rythme et d'images expressives, qui devaient enlever d'assaut, en 1933 ou 1934, le Prix Verhaeren. A cette admirable suite de poèmes écrits au creux même des vagues, José Gers devait donner le titre même du bateau qui l'avait emporté vers le nord.

Du recueil de José Gers, qu'on nous permette d'extraire ce court poème qui mériterait, assurément, les honneurs de l'anthologie. Ce poème s'intitule simplement :

Le timonier.

Le timonier au gouvernail
Figeant sa face fatidique,
Profile sur le ciel arctique
Un personnage de vitrail.

Debout, arc-bouté comme un roc,
Traçant, tenace et taciturne,
Sa blanche route au flot nocturne
Que fend l'étrave à coup de soc.

Tels les pirates légendaires,
Et les Vikings, et les corsaires,
Il cingle au nord, superbement,

N'ayant pour diriger sa course
Que l'immuable envoûtement
Des sept feux verts de la Grande Ourse...

La poésie de José Gers se situe sous le signe de l'énergie. C'est une poésie de conquérant, une poésie nette, claire, large, fière, fougueuse à l'image même des vagues que le marin voit cerner dangereusement sa fragile coque de noix :

Les vagues chevauchant en blanches cavalcades...
Que la mâtûre tangué au rythmé de la houle,
Mais que l'esquif trapu qui se couche et se roule
Prolonge jusqu'au nord son sillage vainqueur...

Poésie de conquérant, poésie de voyageur impénitent, voici

« Toi qui pâlis au nom de Vancouver » et « Plongeantes Proues » de Marcel Thiry. De Folkestone à la Mer Blanche d'Arkangel et des îles de la mer indienne à Pernambouc, Marcel Thiry s'est attardé sur les routes océanes dont il garde en lui, pour toujours semble-t-il, la nostalgie. Cette nostalgie, il l'exprime dans ses poèmes avec un art d'une puissante originalité. Ecoutez ces quelques vers extraits de « Toi qui pâlis au nom de Vancouver ». Ecoutez :

Je me souviens encor de vos rouges falaises,
Folkestone, et du vert des pelouses anglaises
Et du balancement qu'avaient les grands steamers,
Et, mon rêve embarqué s'en allant sur la mer,
Je me souviens des jours d'automne boréale
Où j'ai connu, parmi les pâleurs idéales
Dont l'haleine du Pôle angélisait le ciel,
Le Nord, le gel et les clochers d'or d'Arkangel..

Poésie de grand navigateur, aussi, que celle de Paul Dermée, Liégeois devenu Parisien par l'habitat, auteur d'un recueil intitulé : « **Le Volant d'Artimon** ». Poésie de grand navigateur, encore, que celle de Robert Goffin qui, en proie à un sorte de fièvre ambulatoire, s'en fut vers le Pérou, vers les Etats-Unis, réalisant ce qu'avait rêvé son enfance penchée sur « **des atlas aux cartes hospitalières** ». Poésie à l'affût des miracles du voyage, poésie de cet Eric de Haulleville trop tôt enlevé à l'affection des amis de la poésie. Eric de Haulleville erra sur les mers, de Corfou et des Iles Lipari au Cap Nord et au Cap Ladoga, rapportant de ses fugues lointaines un livre de voyage qui postule de la première à la dernière page la plus authentique des poésies : « **Le Voyage aux Iles Galapagos** ». Ce livre revêt la forme du roman mais, comme on l'a dit, c'est davantage qu'un roman : c'est un long poème en prose. Comment l'écrivain aurait-il pu échapper à l'envoûtement de la poésie et, surtout, de la poésie qui naît de cette mer dont il disait qu'elle « **Ne se donne pas, mais vous prend** ».

Eric de Haulleville aimait la mer et tant de ses poèmes témoignent de sa ferveur et de la richesse de cet amour. Dans : « **L'Anneau des Années** », ce testament lyrique d'un des chantres les plus doués de la génération de l'entre-deux-guerres, lisez les poèmes qui s'intitulent, par exemple, « **Poème d'Amour** », « **Marine** », « **Souvenir de la Terre** » ou « **Ecoutez la Chanson** » :

Ecoutez la chanson d'amour d'un matelot
Qui aimait à mourir une jeune Malaise

— Ne va pas sur la mer, reste au port, bateau

Beau matelot, matelot, tu as pris mes yeux et ma vie
Ecoutez la chanson d'amour d'un matelot,

Mais sachez la mort d'amour d'une jeune Malaise
Qui aimait à la mort un jeune matelot

— Il n'est plus de saisons ni plus de mois de Mai
Malaise, jeune Malaise aux yeux d'étoiles que j'aimais...

Mais sachez la mort d'amour d'une jeune Malaise,

Les bateaux quittent les ports et courent la mer
Mais il n'est pas de pays, à ma fantaisie
Pour chanter une chanson amère

Que la Malaisie,

Malaise, jeune Malaise aux yeux d'étoiles que j'aimais...

Toujours en quête d'horizons nouveaux, familiers des routes océanes, voici Géo Libbrecht dont les vers gardent en eux le rythme des flots et voici Michaux, Henri Michaux, l'un des plus étonnants poètes actuels. A vingt-trois ans, ce Namurois s'embarque sur un voilier en qualité de matelot. Il s'en ira, d'escale en escale, jusqu'aux Amériques. Dix ans plus tard, c'est vers les Indes qu'il partira. Il verra Ceylan et puis visitera la Chine et le Japon. Ayant tout vu, mais n'en gardant pas moins le désir de partir à nouveau, il ressemblera toujours à celui dont il a dit dans un de ses poèmes en prose : « **Il connaît bien la mer. La mer est constamment sous lui...** ».

Terrien vivant en grande familiarité avec la mer, voici Jules Minne, auteur d'un recueil qui s'intitule : « **Bornes de l'Océan** » et voici Edmond Vandercammen qui s'en fut d'Anvers vers le Golfe du Mexique et qui, de son long voyage, rapporta une suite de poèmes magnifiques qui ont un goût d'écume, d'iode et de sel. Cette suite de poèmes a pour titre, ce mot à la fois si court — trois syllabes seulement le compose — et si grand : « **Océan** ».

Non, nous ne manquons pas de poètes ayant accordé leur verbe à la cadence des vagues. Que de noms ne pourrions-nous pas citer encore, d'Emile Verhaeren — ce Viking — à Fernand du Carme et à André Magnusson ? A combien d'œuvres encore ne pourrions-nous pas nous référer ? Combien de poètes d'expression néerlandaise, aussi, de Karel Jonckheere à Ferdinand Vercocke, ne pourrions-nous pas solliciter ? Mais terminons ici notre tour d'horizon...

A maintes reprises, nous avons entendu regretter la pauvreté de l'apport des écrivains belges à la littérature maritime. Nous croyons avoir, non pas ruiné cette légende, mais démontré qu'il faut se garder des jugements hâtifs, des appréciations dépourvues de bases réelles. Nos écrivains de la mer sont nombreux et souvent de la meilleure qualité. Mais beaucoup d'entre eux, hélas, nous ont quittés et leur absence nous a fait oublier et leur a fait oublier aussi, parfois, leur véritable nationalité. Voilà peut-être l'origine de la divergence d'opinion qui existe entre ceux qui soutiennent que nous n'avons pas d'écrivains de la mer et ceux qui soutiennent le contraire. Albert t'Serstevens, Edouard De Keyser, Oscar-Paul Gilbert, Georges Simenon, Jan Van Dorp, Paul Dermée, Henry Michaux, quoique Belges d'origine, sont Français tant pour les Français, qui adoptent et naturalisent avec rapidité et

facilité les artistes et écrivains de talent qui leur demandent l'hospitalité, que pour beaucoup de Belges, peu soucieux — semble-t-il — de retenir au pays les meilleurs enfants de ce pays.

Nous avons soulevé une question qui mériterait de retenir davantage l'attention : nous possédons des écrivains de valeur mais ceux-ci ne trouvant pas en Belgique les encouragements nécessaires, ni le climat propice à la réalisation de ce qu'ils portent en eux, s'en vont tenter leur chance ailleurs. Nous n'avons pas le droit de les blâmer. Mais nous avons le devoir, nous semble-t-il, d'inviter nos compatriotes à se montrer plus accueillants, plus compréhensifs, plus généreux aussi envers les écrivains de Belgique, traités, trop souvent, dans leur propre pays, comme des étrangers. Qu'on nous accorde aussi la permission d'inviter nos gouvernants à témoigner de plus de réelle sollicitude à l'égard de ces écrivains... Mais ne nous laurrions pas, ne nous berçons pas d'illusions : le public est dur d'oreille et nos gouvernants ont des préoccupations très absorbantes. Si nous désirons que la situation se modifie, n'attendons pas le bon vouloir d'autrui. Et c'est pourquoi, en terminant cet exposé, nous voudrions suggérer la création d'un prix littéraire de plus, d'un prix destiné à récompenser un écrivain belge de la mer, d'un prix destiné à susciter de nouveaux écrivains belges de la mer. Ce prix, nous semble-t-il, serait susceptible d'orienter l'attention du public, à la fois, vers la bonne littérature et vers les choses de la mer.

C'est à vous de décider de l'opportunité de créer le Prix de Écrivains Belges de la Mer.

C'est à vous, maintenant, de prendre la parole !